

Une révolution culturelle

Dans son dernier livre, l'historien Johann Chapoutot rappelle que **le nazisme s'est construit comme une révolution culturelle**. En réécrivant le droit et la morale à l'aune de la défense de la race et du sang allemand, des intellectuels, des universitaires et des scientifiques ont permis de légitimer l'extermination de masse.

CLAUDE ZURCHER



Hitler a su être un porte-voix incomparable des idées raciales et sa maîtrise oratoire fait de lui une sorte de médium qui rassemblait les angoisses et le désespoir des Allemands. Mais l'élite intellectuelle allemande a elle aussi joué un grand rôle dans l'élaboration du nazisme.

P

rofesseur d'histoire contemporaine à l'université Paris-Sorbonne, Johann Chapoutot est un spécialiste de l'Allemagne nazie, particulièrement de l'apport des intellectuels dans l'élaboration de cette idéologie. Car le nazisme fut aussi pensé et défendu comme une révolution culturelle qui «devait débarrasser la race germanique des sédiments culturels qui se sont déposés sur elle au fil des aliénations successives», écrit-il, au rang desquels la morale judéo-chrétienne, la philosophie des Lumières, la Révolution française et son universalisme. Interview.

Qu'est-ce qui vous a conduit à faire du nazisme l'objet central de votre travail d'historien?

J'y suis venu tout simplement, si vous me permettez cette expression. Mes grands-parents sont nés au début des années 1910 et 1920, ils ont donc vécu comme jeunes adultes la montée des périls, puis la guerre. Mon grand-père paternel a été mobilisé. Fait prisonnier, il a passé quatre ans dans un camp en Silésie. Leur histoire a toujours été très présente dans ma famille. Il se trouve aussi que notre maison de famille est située sur l'ancienne ligne de démarcation qui pas-



«Mon travail ne porte pas directement sur les pratiques de violence, mais sur l'univers mental des intellectuels, des penseurs, des universitaires du III^e Reich. Des gens comme moi, en somme.» **JOHANN CHAPOUTOT**

sait au fond du jardin. Tout cela crée une proximité avec l'histoire.

Dans l'introduction à sa biographie d'Hitler, l'historien anglais Ian Kershaw parle du poids qu'il a éprouvé dans le lien malsain avec son sujet d'étude. Est-ce aussi le cas pour vous?

Mon travail ne porte pas directement sur les pratiques de violence, mais sur l'univers mental des intellectuels, des penseurs, des universitaires du III^e Reich. Des gens comme moi, en somme. Ils ont participé à l'édification d'une culture normative basée sur la prédominance de la «race germanique» et ce que j'ai appelé la «loi du sang». A travers eux, j'ai été en quelque sorte conduit à refaire mes humanités. De remonter

aux sources de la philosophie et de l'humanisme pour comprendre comment ils ont détourné la pensée de Platon ou de Rousseau, par exemple.

Je fais aussi preuve d'ironie et d'humour quand j'écris, ce qui ne m'empêche pas d'être ému. Mais je dois vous avouer que la naissance de ma première fille m'a fait ressentir charnellement la vulnérabilité de tout être. Cela a été un choc, et après toutes ces années plongées dans l'étude du nazisme, je me suis tourné vers d'autres sujets, même si je continue à travailler sur cette période.

On a tendance à faire des comparaisons entre aujourd'hui et les années 1930. Qu'est-ce qui différencie pourtant ces deux périodes?

La différence radicale, c'est l'expérience de la guerre de 1914-1918, la Grande Guerre, qui a mobilisé en Europe 80 millions de personnes et provoqué 20 millions de morts. La violence et la mort de masse de la Grande Guerre ont imprégné les années 1920-1930. Par exemple, mes grands-parents possédaient encore des objets de la Grande Guerre, et même des armes. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, mes filles ne verront jamais d'armes à la maison. Cela n'est pas anecdotique, mais cela exprime une différence radicale entre les années 1930 et aujourd'hui. Cette différence, il faut la voir dans le rapport que nous avons à la violence.

Votre livre met en exergue le nazisme comme le projet d'une révolution culturelle visant à se débarrasser notamment de l'héritage des Lumières et de la Révolution française. Cette dimension était-elle largement perçue par les Allemands, au-delà des cercles du pouvoir, des intellectuels et de l'élite?

On peut dire que la perception du nazisme comme d'un projet révolutionnaire est assez évidente pour les Allemands. On le constate notamment dans la correspondance des soldats. Ils ont conscience de participer à un moment historiquement exceptionnel, de lutter contre les idées de la Révolution française et son universalité, contre le bolchevisme et l'ordre international considérés comme des formes d'agression. Ce n'était pas difficile de déployer cette idée d'une révolution culturelle dans l'espace social allemand.

Les valeurs d'universalité, de droits de l'homme et du droit international étaient interprétées comme des ennemis de l'Allemagne depuis l'époque napoléonienne.

Aujourd'hui, on se demande avec raison comment de telles horreurs ont pu être soutenues, mais il ne faut pas oublier que l'Allemagne avait deux obsessions. D'abord la lutte pour son espace vital, alors que les puissances européennes défendaient un faux universalisme pour mieux s'engager dans le colonialisme. L'autre obsession, c'est une Allemagne éprouvée véritablement comme une entité biologique qu'il faut préserver des risques de contamination. Dans cette vision, on peut détruire la vermine qui représente un danger mortel...

Effectivement, à vous lire, on est frappé par une certaine cohérence. A partir du point de vue racial, tout semble s'enchaîner, jusqu'à l'extermination de ceux qui représentent un danger biologique pour la race... Cette cohérence doit-elle nous inquiéter aujourd'hui encore?

Nous avons changé de monde depuis 1945, non seulement dans notre rapport à la violence, mais aussi dans les concepts fondamentaux qui nous animent – la «race» n'est plus un concept sérieusement admis. Par ailleurs, l'extrême droite ne dispose pas aujourd'hui de la force de frappe intellectuelle qu'ont représenté, entre autres, les milieux universitaires et intellectuels des années 1930 dans la mise en place de cette révolution culturelle revendiquée par le nazisme.

Vous montrez l'implication des juristes, scientifiques, médecins, hauts fonctionnaires dans l'élaboration de cette vision raciale. Mais quel rôle a joué la personnalité d'Hitler?

Les coulisses de la rencontre

De passage à Genève pour une conférence, Johann Chapoutot a la courtoisie des grands intellectuels. Le temps est trop court pour une rencontre avant son départ? Qu'à cela ne tienne, nous nous parlerons au téléphone, de sa maison de campagne dont il évoque la place qu'elle a jouée dans sa sensibilité à l'histoire: la ligne de démarcation passait au fond du jardin... Johann Chapoutot reviendra prochainement à Genève, lors du Festival histoire et cité, du 21 au 24 mars. L'occasion d'une rencontre à ne pas manquer. **CZ**

Après 1945, nous avons effectué une lecture réductrice en assimilant le nazisme à «l'hitlérisme», ce qui faisait d'Hitler une figure centrale, une sorte de génie du mal dont l'existence expliquait l'action maléfique du nazisme. Depuis, les historiens ont quelque peu nuancé cette lecture. Hitler fut indéniablement important, notamment parce qu'il a su être un porte-voix incomparable des idées raciales et que sa maîtrise de l'art oratoire, de la rhétorique et de la gestuelle ont fait de lui une sorte de médium qui rassemblait les angoisses et le désespoir des Allemands. Ce rôle lui a permis de construire sa position de Führer et d'arbitrer ensuite entre les factions.

En cela, ce n'est pas tant le succès de *Mein Kampf* – qui n'était pas aussi lu qu'on le pense – que l'existence d'une myriade d'écrits racistes, d'articles scientifiques et juridiques, de fascicules de propagande et de journaux qui appuient les fondements du nazisme. ■

Johann Chapoutot, *La révolution culturelle nazie*, Gallimard

Un antisémite acharné

Vous revenez sur la définition que Hannah Arendt donne d'Adolf Eichmann, l'un des principaux exécutants de la Solution finale et sur cette formule qui a connu tant de succès: la banalité du mal. Le portrait d'Eichmann que vous dressez, à travers notamment ses propos enregistrés durant sa fuite en Amérique latine après la guerre, est quelque peu différent.

Johann Chapoutot. Quand elle assiste au printemps 1961, à Jérusalem, au début du procès d'Adolf Eichmann, Hannah Arendt prend pour argent comptant ce qu'il dit pour sa défense. Devant ses juges, Eichmann joue un rôle. Il est en effet convaincu qu'il peut sauver sa peau. Pour cela, il endosse le rôle qu'il pense que les Juifs attendent de lui, celui de l'Allemand rigide, borné, fonctionnaire agissant mécaniquement, bureaucrate obéissant sans réfléchir aux ordres. Adolf Eichmann imagine, en bon antisémite qui se vante de connaître son enne-

mi, pouvoir retourner le procès par cette ligne de défense: les Juifs sont des ratiocineurs formalistes, et il va les duper.

Hanna Arendt a été surprise comme tout le monde par cette défense. Elle pensait se retrouver face à un monstre qui se révèle être un homme banal, un fonctionnaire appliqué qui illustre la banalité du mal. Or, Adolf Eichmann était un nazi convaincu, un antisémite acharné. Dans ses conversations enregistrées sur bandes magnétiques entre 1956 et 1957, alors qu'il s'est réfugié en Argentine et qu'il fréquente d'autres anciens SS, il se définit comme un combattant fanatique pour la défense de la race allemande. Et cette défense, à partir de la déclaration de guerre, passait par l'élimination des Juifs, eux qui, selon les nazis, avaient œuvré au déclenchement du conflit et qui s'avaient être des ennemis mortels qu'il fallait combattre jusqu'à leur complète destruction. **CZ**